A vos plumes!
Concours de nouvelles

« Sous cet azur, une brise légère mais froide faisait trembler légèrement les bouquets rougissants. Des mésanges bleues venaient se poser sur les branches et sautaient entre les fleurs, indulgentes, comme si c'eût été un amateur d'exotisme et de couleurs qui avait artificiellement créé cette beauté vivante ».

Nouvelles primées

édition 2021

Guermantes
www.guermantes.fr

Sommaire

Les mots du Maire et de l'adjointe à l'Animation 1

Le jury 2

1er Prix : *A l'ombre d'une jeune fille en fleurs*
De Raymonde Buchas 3

2ème Prix : *La proposition*
De Michelle Joly 8

3ème Prix : *Bon anniversaire*
De Jean-Pascal Martin 12

Les mots du Maire et de l'adjointe à l'Animation

« Sous cet azur, une brise légère mais froide faisait trembler légèrement les bouquets rougissants... ». C'est à partir de cet extrait du roman de Marcel Proust « A la recherche du temps perdu » célébrant une journée de printemps que nous avons lancé notre 1er concours de nouvelles, le temps du printemps 2021. Un succès avec 21 participants ; une incroyable coïncidence !

La nouvelle sait nous séduire : récit court, dynamique ; son effet et ses techniques sont concentrés.

Même si le marché du livre décroît, on passe, pourtant notre vie à lire : les messages sur notre téléphone, les blogs, les recettes de cuisine, les modes d'emploi d'un appareil, des affiches ...

N'oublions pas le pouvoir du livre, ce bel objet : le pouvoir de développer la mémoire, d'accroître nos connaissances, de nous divertir, de nous faire rêver, d'améliorer notre expression orale et écrite ... Le livre nous fait voyager, il provoque des émotions, il nous suggère des images ...

Les membres du jury ont pris plaisir à découvrir vos écrits ; Marcel Proust a-t-il été une belle source d'inspiration printanière ?

On vous propose donc, un voyage à travers ces 3 nouvelles primées ; toutes nos sincères félicitations aux vainqueurs ainsi qu'à tous les concourants.

Bon voyage littéraire.

Denis MARCHAND,

Maire de Guermantes

Nathalie BILLY,

adjointe au Maire
déléguée à l'Animation

Les membres du Jury

Madame YONNET
Professeur agrégée honoraire de lettres - conférencière

Madame MEUNIER
Présidente de l'association ALEC (Lire, Écrire, Conter) et écrivain

Monsieur BELLENGER
Guermantais et fidèle lecteur

Madame BILLY
Adjointe au Maire déléguée à l'Animation

1er Prix

A l'ombre d'une jeune fille en fleurs de Raymonde Buchas

« Sous cet azur, une brise légère mais froide faisait trembler légèrement les bouquets rougissants. Des mésanges bleues venaient se poser sur les branches et sautaient entre les fleurs, indulgentes, comme si c'eût été un amateur d'exotisme et de couleurs qui avait artificiellement créé cette beauté vivante ».

Un peintre eut pu faire de ce paysage un tableau impressionniste. Un vieil homme déambulait dans les allées du parc, comme il le faisait tous les jours. Un peu plus loin, s'étendait une prairie à laquelle on accédait par un petit chemin ombragé. Monsieur Antoine, professeur retraité, avait l'habitude de venir s'y reposer. Il rencontrait souvent de jeunes amoureux qui venaient raconter leur amour sur un banc. Lui-même s'arrêta sur le sien, qui avait, par sa position, l'avantage de lui offrir une vue sur la ville. Il aimait, à partir de cet observatoire, regarder ceux qui, comme lui, après une promenade, venaient se reposer sur ces assises qui procuraient un beau point de vue pour contempler le paysage. Le printemps rendait la vie plus animée. Après l'hiver, les hommes, comme les oiseaux, avaient besoin de s'ébrouer, de retrouver cette énergie printanière qui les rendait à la vie. Au-dessus de sa tête, glissaient lentement des nuages éblouissants, azurés. Il était fasciné par ces noces du soleil et de la pluie qui laisseraient bientôt des traces fécondes : doux chamail ou lutte ardente, dont l'enjeu est la vie même de la terre, car ce sont ces minutes d'étreinte, ces journées d'amour qui nous vaudront l'état soyeux des verdures, le trésor des récoltes, l'émouvante douceur des ombrages.

Le printemps redonnait vie au parc. Livrée à elle-même, la puissance de chacun de ses éléments, aurait été trop violente et trop vive. Leur alternance était donc indispensable pour fouetter l'énergie de sève encore tout endormie, et les laisser se recueillir dans la tiédeur. Le vieil homme savait que c'est d'elle, que naîtrait la vie, qui lutte à son origine et à sa source, persistant à n'être qu'un combat continu. Sa vie à lui, s'échappait

lentement. Il essayait de la retenir, en puisant dans ces images printanières, un peu de force, pour en endiguer la fuite. En face de lui, un jeune couple énamouré, pérorait. Le tableau qu'il formait, se fondait dans le paysage.

La passion les habitait. Il ne pût s'empêcher de les observer. Il était ému. A cet instant, il pensa au leurre du sentiment amoureux. Il se remémora les quelques pages de son livre préféré à la Recherche du temps perdu où l'auteur raconte la naissance de l'amour de Swann pour Odette, cette cocotte conquérante qui avait séduit tant d'hommes.

La passion amoureuse emprunte toujours les mêmes chemins, une superposition d'images que l'imagination impose au cœur ou aux sens en éveil, modifiant la perception de celui que vous aimez.

Le jeune homme était épris. La femme semblait satisfaite d'être tant désirée. Cela comblait sa coquetterie. Monsieur Antoine comprit l'attirance de ce jeune homme. Elle était belle. Quelque chose dans son visage trahissait, cependant, une forme de cruauté. Un détail, ce sourire carnassier qui déjà laissait prévoir qu'elle se servirait de son avantage. Il en éprouva de la tristesse. Comme les héros du roman de La Recherche, il sentait que ce jeune homme souffrirait. Quelques paroles lui parvinrent à l'oreille. Le jeune homme cherchait des mots, pour la séduire. Comme les oiseaux qui voletaient au-dessus de sa tête, son pépiement semblait plaire à la jeune fille. Elle en profita même pour sortir son rouge à lèvres, se rendant plus coquette encore. Sa séduction se concentrait désormais dans ses yeux très clairs et mobiles, ses pommettes colorées, ses lèvres qui promettaient à celui qui les embrasserait un arc- en- ciel, comme celui qui apparaissait au-dessus de leur tête. C'était cette magie amoureuse qui, tout à coup, fulgurait chez le jeune amant, faisant de la minute présente, une éternité dans laquelle il se plongeait. Impossible d'échapper au désir qui brouillait tous ses sens, et avait éteint la raison qui se réfugiait ailleurs.

Monsieur Antoine avait éprouvé, il y a quarante ans, la même attirance pour une femme qui l'avait quitté quelques années plus tard, laissant son cœur meurtri pour le reste de son existence. Il en est toujours ainsi. Le printemps est l'époque des sortilèges. Tous les hommes en ont fait l'amère expérience.

Une idée traversa son esprit. Il monta une petite scène. Il se plut à imaginer qu'il changerait le cours du destin de ce jeune étourdi, dans lequel il se retrouvait. Il décida de le sauver. Il s'approcha du couple, s'adressa à la

jeune fille :
- Je suis âgé, Mademoiselle, mais je trouve qu'il n'est pas décent de faire la coquette comme vous l'avez fait avec mon petit-fils.
La jeune fille le regarda :
- Je ne vous connais pas, Monsieur.
- Certes, mais vous connaissez mon petit-fils, à qui vous faites la cour, en tenant les mêmes paroles.
Le jeune homme interloqué, le regarda
- Je ne comprends pas. De quoi vous mêlez-vous ?
- J'essaie simplement de m'adresser à cette jeune femme qui brise le cœur de mon petit-fils, et le vôtre, en continuant son manège.

Le vieil homme, après cette scène, poursuivit son chemin. Il eut le sentiment du devoir accompli. Il avait épargné la souffrance à un autre, qui allait se fourvoyer dans une passion, comme il l'avait fait à son âge.
Mais était-ce bien moral ?

Désormais, le jeune homme se méfierait. Sa passion naissante deviendrait plus suspicieuse, peut-être plus légère.

Monsieur Antoine se prit à rêver à sa jeunesse avec une profonde tendresse pour ce jeune homme qu'il fut, dont l'ombre s'était portée sur celui qu'il avait interpellé.

L'air printanier, ses effluves, lui avaient rendu cette vivacité qu'il avait eue autrefois. Elle lui avait insufflé ce geste incongru de se mêler de la vie de quelqu'un d'autre. Après le long sommeil de l'hiver, qui avait figé toutes les énergies, il avait, en quelques instants, retrouvé cette force d'expansion intérieure et secrète qu'il sentait autour de lui, dans ce parc arboré, où toutes les choses animées et inanimées étaient, elles aussi, possédées de furtives ardeurs entre le soleil qui réchauffe et le nuage errant dont le cœur brusquement fond en giboulées. Ainsi les passions éclosaient plus facilement au printemps comme les feuilles, l'herbe ou les fleurs, toutes ces douceurs vertes, blanches, ou bleues miraculeusement reflétées par avance dans l'arc-en-ciel géant qui enjambait la cime des arbres. Elles en devenaient d'autant plus dangereuses.

Il rentra chez lui. Il imagina la scène du couple, qu'il avait perturbé. D'ailleurs, était-ce vraiment le cas ? Ils avaient peut-être ri ensemble de cette scène. Ils traverseraient alors les remous de l'existence, grâce à

la certitude de leur amour. Sinon, se disait-il, aucun n'était à la hauteur de son sentiment. Il n'avait pas à en éprouver du remords. Il avait, en quelque sorte, mis à l'épreuve leur attachement. Il restait persuadé que la jeune fille n'était qu'une frivole, dont il ne fallait pas s'éprendre, mais voilà, le printemps tournait les têtes et les cœurs.

Quelques jours plus tard, il se promena à nouveau. Il remarqua le sable de l'allée lavée par l'ondée de la nuit précédente. Les violettes laissaient derrière elles, une senteur délicate et capiteuse qui se mêlait à celle du gazon fraîchement tondu.

Un jeune homme vint à sa rencontre.

- Vous me reconnaissez, lui dit-il Je suis celui que vous avez apostrophé, la semaine dernière sur le banc
- Ah oui, répondit le vieil homme. Je me suis mêlé de ce qui ne me regardait pas. Je vous ai sans doute blessé. Je m'en excuse. Vous étiez si mal apparié à votre amie. J'ai pensé à ce qui m'était arrivé, il y a si longtemps, qui se termina si mal. Je voulais vous éviter une souffrance. Ai-je eu tort ?
- Vous ne vous êtes pas trompé. J'ai eu une scène avec elle. Le soir, j'ai téléphoné à l'une de ses amies qui m'a confirmé ce que vous m'aviez révélé. Elle me trompe.
- Vous savez, les passions de jeunesse ressemblent aux ciels d'avril. Elles sont changeantes, tantôt riantes, tantôt sombres. Elles brillent comme les pierres de ce chemin, lustrées par la rosée du matin, mais dès que le soleil apparaît, elles s'assèchent, retrouvent le teint terne qu'elles ont d'habitude. Vous buttez sur elles, qui ne sont plus qu'une banale bordure d'allée. Il faut être prudent, ne pas se laisser aller aux émois passionnels du désir, qui blessent, comme ces pierres à nos pieds. Vivez votre passion, comme vous respirez ce printemps, qui nous a surpris. Enivrez-vous mais sachez que ce n'est qu'un étourdissement délicieux. Ne vous attachez pas.

Il souriait, pensant qu'il avait déjoué le destin de ce jeune homme. Il ne s'était donc pas trompé. Certaines impressions visuelles frappent l'œil d'un observateur étranger comme une disruption. Il s'agit parfois d'un détail par lequel tout à coup, le caractère de la personne s'échappe, ternissant l'image de sa beauté. Il avait perçu cette cruauté dans ce beau visage féminin à travers ce léger rictus, ce comportement qui troublait également l'apparence capiteuse de la jeune femme, derrière laquelle se cachait une

volupté à laquelle il fallait résister ou succomber, mais en gardant la force nécessaire de s'en dégager, quand le désir deviendrait trop tyrannique.

Le jeune homme était trop tendre. Il n'en aurait pas eu la force .La naïveté que traduisait son corps, par la tension des mains qui s'agitaient, ses paroles, avait ému le vieil homme renvoyé par sa mémoire à son passé.

Le lendemain, Monsieur Antoine revint à la même heure, faire sa promenade quotidienne. Il retrouva la jeune femme derrière un bosquet, en compagnie d'un autre, qui, à l'observation, semblait tout autant séduit que son prédécesseur mais avec une différence, le désir n'avait en rien abîmé le cœur. Il était de taille à se défendre, sa séduction langagière, ses gestes précis, exubérants, n'étaient pas ceux de l'amoureux transi mais du conquérant. Lui, au moins, ne souffrirait pas.

Le vieil homme passa discrètement derrière eux.

Il relut le soir la phrase de Proust dans un « Un amour de Swann » : « *Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas,* »

Cela n'arriverait pas au nouveau prétendant.

La vie retrouvait, pour Monsieur Antoine, son harmonie. Le printemps laisserait bientôt sa place à l'été. Le foisonnement brouillon des désirs, céderait sa place à l'éclosion des fleurs, à leur plénitude qu'on retrouverait dans le dessin de leurs formes et de leurs couleurs.

———

2ème Prix

La proposition de Michelle Joly

« Les fleurs du printemps sont les rêves de l'hiver racontés le matin à la table des anges. »

Khalil Gibran

Un petit lézard gris aux aguets effrayé par l'envol soudain d'un merle esquisse une arabesque rapide vers quelques feuilles froissées du sentier. Le banc de bois m'accueille dans l'allée boisée. Je fréquente ces lieux depuis que je suis arrivée dans la région, un parc avec son étang et ses jardins. Le livre est mon compagnon privilégié. Aujourd'hui, j'ai choisi A la recherche du temps perdu de Marcel Proust. Je relis avec émotion ce passage :

« Sous cet azur, une brise légère mais froide faisait trembler légèrement les bouquets rougissants. Des mésanges bleues venaient se poser sur les branches et sautaient entre les fleurs, indulgentes, comme si c'eût été un amateur d'exotisme et de couleurs qui avait artificiellement créé cette beauté. »

La mélodie de cette phrase résonne en moi et trouve écho dans le décor qui m'environne. Le vent printanier décroche quelques feuilles de tilleul dont le parfum n'est pas encore perceptible.

Crissement du gravier qui m'avertit d'une présence et voilà qu'une silhouette masculine s'avance vers moi. L'inconnu ne dit rien, mais je sens qu'il m'observe et tente de lire le titre de mon livre. Est-ce bien utile d'engager une conversation ? Je me lève, une autre partie du parc m'appelle. Je l'entends murmurer :

- A bientôt, peut-être ?

Les buis rescapés de l'hiver, enlacés d'herbes folles, offrent leur architecture vert tendre. Je croise d'autres visiteurs un peu bruyants, mais leurs rires s'apaisent bientôt. Tout ici respire la sérénité sous le ciel d'une pureté absolue qui fait briller les sommets encore enneigés de la montagne toute

proche. La roseraie colorée lustrée de pluie s'anime et embaume l'air de parfums subtils ; les corolles des rosiers tiges frémissent sous le poids d'innombrables pétales empourprés, telles des jeunes filles en fleurs. Ici aussi sur le gazon, des mésanges bavardent et sautillent vers le bassin et son filet d'eau. Les lourdes chaises de la salle de verdure rassemblées autour des tables sont désertées pour le moment. Quelqu'un me fixe, l'air étonné : c'est un imposant masque antique qui me surprend toujours. Le jet d'eau de sa bouche s'est évaporé depuis longtemps. Tout près, des agapanthes d'un bleu azuré dressent avec élégance leurs hampes florales majestueuses.

L'après-midi, alors que je suis retournée m'asseoir sur le banc gris, j'entends des pas derrière les haies épaisses : c'est le promeneur de ce matin. Il m'a vue. Cheveux gris bouclés, l'allure sportive, un t-shirt noir et un jean crème, il a jeté un coup d'œil sur mon livre avec curiosité :

- Votre occupation préférée ? Votre auteur favori en prose ?

J'ai reconnu le questionnaire de Marcel Proust et je réponds en souriant.

Je lui propose tout naturellement de découvrir le jardin anglais et les nymphéas. Il remarque une petite pancarte sur la pelouse qui conduit à la pièce d'eau. Il se penche et lit : il ne faut plus marcher sous les ombrages de ces hêtres pourpres du Canada centenaires car ils sont malades et certains n'ont plus que quelques années à vivre. Je m'entends prononcer cette phrase de Yeats :

« I have spread my dreams under your feet ;

Tread softly because you tread on my dreams. »

« J'ai semé des rêves sous vos pieds ;

Marchez doucement car vous marchez sur mes rêves. »

Il me regarde, surpris et me demande de répéter les vers du poète anglais. Je m'exécute, amusée.

- Votre voix est singulière, j'aimerais beaucoup que vous lisiez pour moi. C'est une proposition qui me comble car j'apprécie de lire à voix haute. Avec des amies, nous nous réunissons parfois dans ce lieu d'exception pour échanger sur nos coups de cœur dont le dernier en date est Du Côté de chez Swann. Quelques personnes se sont arrêtées parfois pour nous écouter… Les questions fusent de ma part : quel genre de texte ? pour quelle occasion ? quel public ? quand ? bientôt ?

- Je suis metteur en scène, je m'appelle Alessandro ; je vous expliquerai.

Les nénuphars attendent leur éclosion future et la fine cascade rocailleuse est à notre écoute. Nous cherchons le nom d'un arbre pleureur mais sans succès. Sur les iris gansés de mauve, un papillon blanc hésite à se poser.

- Papillon blanc, signe de beau temps, disait –on chez moi à la campagne.

Il rit et m'interroge : ma première expérience théâtrale ? Dans un village des Ardennes chez ma tante Léonie. Le sujet de la pièce ? Elle mettait en scène la vie de Louise de Bettignies, résistante héroïque de la Première Guerre mondiale. Je ne l'écoute plus : j'ai dix ans ! Voilà que je déguste ma « madeleine » : j'ai oublié précisément les décors, la mise en scène, les éclairages simplistes sans doute, mais je ressens de toute mon âme la magie qui rôde dans le noir avant le lever de rideau, les paroles échangées dans un univers feutré porteur d'éblouissement… De son sac, mon compagnon de promenade sort quelques feuillets qu'il me tend :

- Page cinq, le passage est indiqué en rouge.

Nous avançons sous l'arcade feuillue au bout de laquelle veillent deux statues en marbre, l'Elégie et la Tragédie.

- Si vous voulez bien lire…Vous êtes la princesse d'Elide.
- « Ce n'est pas une raison, seigneur ; et, sans vouloir aimer, on est toujours bien aise d'être aimée. »

Je connais ces phrases et il ajoute, lui, le prince d'Ithaque :

- « Pour moi, je ne suis pas de même ; et, dans le dessein où je suis de ne rien aimer, je serais fâché d'être aimé. » (Molière, La Princesse d'Elide, acte III, scène 3).

Il a choisi une scène qui me bouleverse, celle reprise par Ariane Mnouchkine dans son Molière. Alessandro est devenu Jean-Baptiste et moi Armande Béjart et il ne cesse de me faire répéter :

- Encore, encore…

C'est un moment de grâce que nous partageons.

- Alors, demande-t-il, êtes-vous prête pour cette aventure ?

Je ne dis rien, mais mon sourire enthousiaste répond pour moi.

Je l'entraine vers une autre partie du jardin que j'imagine déjà

métamorphosée en théâtre de verdure. Imaginez une petite allée ponctuée à son extrémité par deux topiaires sombres. Nous montons l'escalier qui conduit au bassin. Le vent léger caresse ma joue et m'apporte une fragrance de chèvrefeuille. Puis, accoudés à la balustrade en fer forgé, nous admirons « la maison des champs » de l'ancien propriétaire, devenue un musée. Je m'assois sur le banc en demi-cercle tandis qu'Alessandro relit ses notes, appuyé contre un petit mur jaune. Le bassin chante, les abeilles assoiffées survolent l'eau sur laquelle se poseront à l'automne les feuilles dentelées des marronniers.

Nous échangeons nos numéros de téléphone car il s'envole pour Rome ce soir. C'est alors que je cite Phèdre disant à Hippolyte : « on dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous. » Alessandro s'en amuse. Il me laisse le texte de la pièce : me voilà princesse d'Elide…

Le lendemain, je suis réveillée par un flash d'information qui crépite : crash aérien … Italie … Alessandro di Caprarola, le metteur en scène bien connu …

Et, depuis lors, sur son banc, la princesse d'Elide pleure …

———

3ème Prix

Bon anniversaire

de Jean-Pascal Martin

Je passais quinze jours de vacances bretonnes en solitaire quand je reçus une étonnante invitation. Je n'habitais pas là à l'année, mais j'y avais vécu les fêtes de Noël, de Pâques et les étés qui avaient rythmé mon enfance. À quarante ans, je me demandais très lucidement si je ne devais pas quitter Paris et déménager à la campagne, entre jardin et bibliothèque. *Si hortum in bibliotheca habes, deerit nihil*, me conseillait Cicéron. Mais je craignais également la solitude et j'avais soif d'autres fleurs que des simples bouquets de marguerites, d'alstrœmères et d'iris qui pointaient le bout de leurs étamines et pistils colorés en cette fin du mois de mai.

Odile ou Chantal — je ne savais pas les distinguer — apparut au bout du terrain alors que je prenais un café en très petite tenue face aux mésanges qui, la tête à l'envers, se délectaient de boutons d'hibiscus. Je n'eus que le temps d'enfiler précipitamment un peignoir avant de saluer ma châtelaine de voisine que je n'avais pas dû voir depuis dix ans.

Les « de Montgermont » habitaient depuis toujours un manoir breton sis à mi-pente juste en dessous de chez moi. Leur domaine vendu morceau par morceau depuis des lustres pour financer ce qu'il en restait demeurait une belle propriété d'une dizaine d'hectares. Là survivaient quatre ou cinq personnes : deux sœurs et un frère de la génération de feu mon père, leur mère et une tante. Chantal et Odile sortaient parfois du domaine le dimanche matin pour aller à l'église dans leur ancestrale Simca 1000. L'existence des trois autres châtelains relevait, de mon point de vue, plus du rêve que de la réalité.

Et pourtant, ce jour-là, Odile — j'avais décidé que c'était elle — me conviait à l'heure du café le dimanche suivant. On fêtait les cent ans de madame mère. L'affaire m'excitait fort. J'allais percer les mystères de ces hauts murs et de ce portail constamment fermé.

Après son départ, je me souvins brutalement d'une première — et unique ?

– visite au manoir. J'avais dix ans ; mes oncles et tantes parlaient d'un agneau noir né chez les nobles. On m'autorisa à actionner la longue chaîne reliée à une clochette qui permettait de s'annoncer. Chantal — cette fois, ce sera elle — ouvrit le portillon découpé dans l'immense porte et je changeai de monde. Je n'ai aucun souvenir du mouton noir perdu dans les prairies qui formaient l'essentiel du domaine. En revanche, la vaste cour couverte d'un gravillon ocre jaune, le court escalier qui menait au perron orné de deux grands pots chargés de plantes inconnues, la façade majestueuse m'impressionnèrent fort. Je n'avais jamais vu lieu si mystérieux ni ici à la campagne, ni dans mon habitat bourgeois parisien. Intimidé, je filai rapidement en remerciant aussi formellement que j'en étais capable.

Par-dessus les hauts murs qui la séparaient du monde vulgaire, on pouvait deviner la structure de l'énorme bâtisse en forme de longère avec étage et grenier. Le manoir se doublait sur son côté sud d'une « ferme ». L'ensemble, commun en Bretagne, était construit en granit gris et ardoises anthracite. Des échauguettes, des décrochements, des tourelles énigmatiques chargeaient le bâtiment principal et laissaient penser qu'il avait été édifié par tranches, qu'il avait une histoire.

Ce dimanche, je franchis le portail largement ouvert. Sur la cour gravillonnée, une multitude de gens inconnus et élégamment vêtus donnait le sentiment d'une réunion de figurants avant le tournage d'un film. J'entrai avec quelques voisins conviés à la même heure que moi. La centenaire trônait sur le perron assise dans un fauteuil antique sorti pour l'occasion. La révérence était peut-être de mise. Mais comme j'ignorais tout de cette gestuelle, je serrai doucement la main osseuse de la vieille dame. Un petit bonhomme adipeux et obséquieux invitait déjà « les gens du village » pour la photo de groupe. Je compris en un éclair que je faisais partie des « gens du village ». La légèreté de l'air, la lumière merveilleuse, la douce chaleur firent sans doute que je m'amusai fort de cet ostracisme sans m'en sentir humilié.

Je me prêtai au jeu puis nous fûmes autorisés à déambuler dans la vaste cour en essayant d'attirer l'attention de quelques extra qui portaient des plateaux chargés de minuscules tasses à café. Je réussis à en saisir une qui s'était déjà largement répandue dans sa soucoupe. Le breuvage froid sentait le robusta de cantine. L'image de mes vieux châtelains en prit un coup. J'étais décidé à me carapater quand j'entendis une serveuse en héler une

autre : Sarah, tu apportes des serviettes ?

Je me retournai pour comprendre qui parlait à qui et vit une femme en tenue de soubrette filer vers une entrée latérale qui devait donner sur les cuisines. Je restai interloqué. J'avais oublié mon intention de partir et mon esprit avait pris son indépendance. Tout cela fut si bref que personne, sans doute, ne se rendit compte de mon trouble. Puis tout me revint : un prénom d'abord puis une présence, un accent, ma première vraie déception amoureuse. Je n'avais jamais croisé de Sarah depuis ce printemps-là distant d'au moins trente ans — la même année que le mouton noir ? Une de mes cousines recevait pour un échange linguistique une jeune Anglaise ainsi dénommée. Je la trouvais extrêmement belle, différente et terriblement sexy. Nous baragouinions tous aussi mal que possible la langue des autres, et je me sentais particulièrement maladroit en sa présence. De son côté, en quelques jours à peine, elle avait fait la connaissance de tous les cousins, mais aussi des amis et relations plus lointaines, à qui, compris-je, elle avait déjà généreusement sucé la pomme. Elle fut le centre de toutes les attentions des garçons et de toutes les jalousies des filles. Tout se précipitait dans mon esprit : le défilé des adolescents devenus chacun, sauf moi, pour quelques jours le préféré de Sarah et cette chaîne de frustrations aux mailles aussi serrées que ma gourmette de communiant.

Mais j'avais quarante ans, une tasse vide à la main et je devais rentrer chez moi retrouver mon interminable solitude. Et puis, Sarah ressortit du manoir. C'était elle ! Sa joliesse, sa fraîcheur, son sourire détonaient au milieu de cette foule. Sans plus réfléchir, je m'approchai alors qu'elle ramassait sur un grand plateau les verres et les tasses vides éparpillés un peu partout.

– Excusez-moi, commençai-je, j'ai cru entendre que vous vous appeliez Sarah. J'ai connu une jeune Anglaise de ce nom qui a passé un mois de vacances ici chez ma cousine.

J'agitai la main dans la direction supposée de la maison de ma tante. Je me trouvai aussi fier que stupide d'aborder ainsi cette femme de mon âge — encore un signe qu'il s'agissait d'elle ! Elle me répondit immédiatement avec un merveilleux accent anglais que c'était bien elle, qu'elle se souvenait de ces vacances et de moi, le cousin de sa correspondante.

– Ce n'est pas possible ?

– Si, si, vous étiez si timide et très chou.
Je rougis comme à dix ans.
– Vous vivez en France ?
– Pour quelque temps et améliorer ma langue. J'enchaîne les boulots pour manger.
– Mais vous parlez magnifiquement.
– Vous me flattez, mais, il faut que je continue à travailler, conclut-elle en tournant les yeux vers celui qui semblait faire office de petit chef.

Je la vis s'éloigner avec son plateau. Je ne savais que faire, j'étais tout à la fois transporté et angoissé. Je partis au hasard, m'écartant de plus en plus des cercles de discussion. Je souriais niaisement aux bouquets de rhododendrons fleuris, aux azalées qui les accompagnaient, aux roitelets, merles et rouge-gorge qui assuraient les bruitages, au soleil qui trônait bienveillant et généreux. Je trouvai enfin dans la poche de ma veste un carnet et un crayon court. J'essayai plusieurs rédactions que je froissai au fur et à mesure. Je choisis la manière la plus naturelle, la plus simple pour coller à ce printemps parfait : un prénom, un numéro de téléphone.

J'entendis au loin des portières de voitures claquer et devinai qu'il était vraiment temps cette fois de quitter le lieu. Mon papier délicatement plié en deux à la main, je repartis vers la cour du manoir. Comme je faisais le tour d'un buisson de lilas à l'odeur de bonheur, je reconnus la voix de Sarah qui discutait avec une de ses collègues. Elles parlaient des invités, égaux à eux-mêmes, les pervers, les peloteurs, les goinfres. Puis Sarah évoqua un vieux puceau qui l'avait prise pour une autre. Elles riaient fort toutes les deux ; Sarah n'avait plus une trace d'accent anglais.

Effondré, rougissant, je changeai de trajectoire pour quitter le manoir en froissant le petit papier. Je rentrai chez moi désespéré et lucide. Je décidai le jour même de m'installer définitivement en Bretagne dans une solitude consolatrice. J'avais un jardin et une bibliothèque, je ne manquerais de rien.

———

A vos plumes!
Concours de nouvelles

1er Prix

A L'OMBRE D'UNE JEUNE FILLE EN FLEURS
de Raymonde Buchas

—

2ème Prix

LA PROPOSITION
de Michelle Joly

—

3ème Prix

BON ANNIVERSAIRE
de Jean-Pascal Martin

Guermantes
www.guermantes.fr